EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE PARIS,

Du 15 Juillet 1789.

DÈS le matin, 14, les troupes Bourgeoises, mieux armées & mieux ordonnées que la veille, nombreuses d'environ 30 à 40 mille, ont été renforcées de 5 à 6 cent Gardes-Françaises, qui sont venus se joindre à pareil nombre que nous avions déja ; à-peu-près autant de Dragons & autant de Suisses ont grossi le parti. Nous avons osé nous présenter, sans canons, devant ceux des Invalides, qui ont tiré. Ils ont été bientôt obligés de nous ouvrir les portes : le Gouverneur a été le premier à arborer notre Cocarde, & toutes les portes nous ont été ouvertes. Nous avons trouvé très-peu de poudre, mais au moins 30 à 40 mille fusils, pistolets, sabres, &c., & 8 ou 10 gros canons, sans compter les petits. Le Camp du champ de Mars n'a pas bronché. Nous avons traîné l'artillerie à la Ville, & tous les gens accoutumés à se presser violemment, ont eu des armes ; car la presse en a fait étouffer quelques-uns. A peine les troupes Bourgeoises se sont trouvées plus nombreuses par les nouveaux armemens, qu'on a voulu attaquer la Bastille.

Je croyois l'entreprise comme impossible, sur-tout avec de simples fusils & armes blanches. L'attaque a eu lieu malgré cela, mais elle a langui. Le Gouverneur s'est servi de canons à boulets & à mitraille ; il peut y avoir eu 200 hommes des nôtres tués. On

s'eſt occupé à mettre le feu aux portes ; mais tout étoit inutile : on a renoncé à ces moyens, & on a été prendre les plus gros canons, qu'on a braqués vers le lieu oppoſé à la porte, & on en a fait uſage avec ſuccès. La défenſe de l'intérieur s'eſt portée alors vers la breche, & le Gouverneur, M. de Launay, a eu recours à la ruſe ; il a baiſſé pavillon en même-temps qu'on a vu tomber mort celui qui le défendoit ; alors il a fait baiſſer le Pont-levis, & nos Troupes Bourgeoiſes, croyant la place à eux, ſont entrées triomphantes ; mais dès qu'il y en a eu deux cents, environ, il a fait mettre bas les armes à ſes Invalides, & a engagé les Bourgeois à en faire autant. Auſſi-tôt le Pont-levis a été relevé, & on a fait feu ſur nos Troupes. Le canon alors a donné, a fait bonne breche, & nos Bourgeois, avec quelques Gardes-Françaiſes, ſont entrés avec fureur : un vaillant Garde-Françaiſe s'eſt emparé de M. de Launay, qui a tiré ſa Croix de Saint-Louis auſſi-tôt pour la lui donner ; mais le Garde-Françaiſe l'a refuſée en diſant : --- je n'en veux pas, c'eſt celle d'un traître ; --- ils ſe ſont colletés fortement, & on n'a pu réſiſter au deſir de le punir comme il le méritoit : on lui a donné un coup de bayonnette dans la figure ; & puis chacun, à l'envi, lui a donné des bourrades, & on l'a mené à la Greve, où il a été tué ; on en a fait autant au Sous-Gouverneur, au Gardien des poudres, au Géolier & on a mené auſſi les Invalides, qui avoient fait feu ſur nos Troupes, à la Greve, où quatre ont été pendus ; on a trouvé peu de poudre, mais quelques munitions, & l'Artillerie, dont on a traîné quelques pieces à la Ville ; on a viſité l'intérieur des priſons, où l'on a trouvé peu de malheureux, qui ont eu la liberté ; mais ſur-tout un bon veillard, bel homme, ayant au moins cinq pieds huit pouces, qui s'eſt dit détenu depuis trente ans ; il a bien 65 à 70 ans. C'eſt M. le Comte d'Eſtrade, condamné, par l'autorité Deſpo-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

tique, à une prison perpétuelle, sur une accusation de crime de lese-Majesté, portée par des femmes intriguantes; on l'a mené, en le soutenant, par-tout Paris : c'étoit un coup-d'œil bien bizarre & bien digne de réflexions, que de voir, dans le Palais-Royal, ce bon vieillard promener au milieu de ses Libérateurs, d'un côté; & de voir, de l'autre, au bout de grandes piques, les têtes du Gouverneur, Sous-Gouverneur & du Géolier, qui tyrannisoient, depuis trente ans, ce malheureux vieillard. Car on a coupé les têtes à ces trois personnages, & on les a offertes ainsi à la vue de toute la Ville, qu'on peut dire la Nation, tant il y a de monde en ce moment. L'alarme a été donnée par le nouveau secours, demandé à la Bastille; les Troupes Bourgeoises qu'on y avoit laissées pour la garder, se sont trouvées, pour la pluspart, des traîtres, qui ont renouvellé le feu sur les Troupes Bourgeoises. On y a couru, & on en a emmené dix, qui ont été pendus sur le champ à la Greve M. de Flesselles, Prévôt des Marchands, qui, jusqu'à ce moment, avoit mis assez de réserve & de ruse dans sa conduite, pour laisser croire qu'il étoit bon Patriote, a donné à soupçonner de l'intelligence avec Versailles, lorsqu'il en a reçu un Courier de la Reine, vers les cinq heures de l'après midi; ce qui a fait ouvrir les yeux sur sa conduite. On a dès-lors observé que, dès le matin, sous prétexte de ne donner des armes qu'à des gens bien connus, il en avoit désarmé un nombre considérable; que, lorsqu'on étoit venu lui demander des poudres pour l'attaque de la Bastille, il avoit adroitement éludé la demande, & n'en avoit pas donné; joignant à cela qu'on répandoit le bruit, qu'une lettre de M. de Broglio lui recommandoit de la patience, avec certitude que dans deux heures il recevroit des secours de Versailles. Tout cela ayant monté les esprits sur son compte, on l'a arrêté, & on l'a exécuté

en habit de Magiſtrat, ſur la place de Greve, à coup de piſtolets : ainſi, cet homme, en quelque ſorte Miniſtre & tout puiſſant à Paris une heure avant, & ayant grand crédit à la Cour, eſt traité, l'inſtant après, comme un gueux, & meurt ſur la Greve de la mort d'un traître. Quel exemple pour les Bréteuil, Foulon, Videau de Latour, les Lambeſq, le Condé, Conti, Polignac & tant d'autres qui ne ſeront pas, à coup ſûr, épargnés, ſi la Nation triomphe ! C'eſt le cri général.

Au travers de tout cela, le Peuple s'obſerve, & tâche d'épurer ſes Troupes ; car il ne fait pas plus de grace aux mauvais ſujets d'un autre genre qu'aux traîtres. Tous les voleurs ſont pendus ou empriſonnés; une centaine, au moins, depuis deux jours, ſont arrêtés ou pendus : il n'y a point de juſtice auſſi exacte ; les rues ſont plus ſûres que dans tout autre temps ; il ne paſſe, nulle part, ni homme à cheval, ni valiſe, ni voiture, ſans être arrêtés, fouillés, menés à la Ville, même les Couriers des Lettres ; La nuit d'avant-hier, on trouva un fiacre rempli de cartouches. Hier, on a arrêté deux voitures, à huit chevaux, du Prince de Condé, contenant de l'argent & de l'argenterie qu'on ſéqueſtra à la Ville avec les chevaux, & une infinité d'autres ; cependant, vers la nuit, quelques détachemens de nos Troupes ont été au Champ de Mars, pour entrer en liaiſon avec les Troupes Royaliſtes, & en ont emmené encore cinquante Dragons, bien montés, qui ſe ſont donnés à nous ; l'inſtant après ſont arrivés cent cinquante Soldats, tant Suiſſes que Français ; nous eſpérons que tout le Camp ſe rendra peu à peu, La ſeule choſe à craindre eſt qu'il n'y ait des Traîtres parmi eux. Les Huſſards même qui s'étoient montrés défavorablement, ſe rangent de notre parti, on en eſpere autant de toutes les troupes Françaiſes, & nous avons déja avis qu'elles y ſont diſpoſées ; pour peu que les provinces nous ſecondent, nous l'emporterons ſur la Cabale infernale.

On n'apprend ce matin, 15 Juillet, rien de bien intéréſſant. Toute la nuit le Tocſin a ſonné partout, mais ce n'eſt que pour tenir les eſprits en ſuſpens, & faire durer l'alarme. On annonçoit hier au ſoir, à minuit, du danger à Montmartre; mais 3000 Hommes s'y ſont portés avec des Canons, ainſi qu'environ 1200 hommes à la Place de Louis XV, avec des munitions. A une heure ou deux on a pendu deux Couriers, tout cela n'eſt rien.

J'oubliois de vous dire que Verſailles s'eſt trouvée affamée & ſans farine; il vint hier deux chariots, à livrée du Roi, pour demander de la farine à la halle, Monſieur Leleu, chargé de l'approviſionnement pour la Ville, en agit en bon Patriote, & renvoya les conducteurs en écrivant ainſi: « Je ſuis » chargé expreſſément de l'approviſionnement de » la bonne Ville de Paris, elle eſt dans le plus » grand danger de manquer; je ne puis même, pour » Sa Majeſté, manquer à mes engagemens ou les trahir, me devant à la Patrie, avant que de pouvoir » me reconnoître ſujet du Roi. » *ou à-peu-près.* On laiſſa repartir les voitures & les chevaux; tout ce qui part de Goneſſe nous arrive heureuſement, & même les voitures de grains qui nous ſont venues de Caen; mais le nombre de bouches augmente à chaque inſtant, parcequ'il nous entre continuellement du monde, & qu'on ne laiſſe ſortir ni chevaux ni hommes, ſi ce n'eſt à pied ou dans les diligences; les voitures de la Cour même ne ſortent pas. Hier je vis arrêter un Jeune homme, vigoureux, dans un cabriolet; il trouva moyen de ſe gliſſer hors la foule ſans être apperçu, & abandonna ſon bagage; on le viſita, & on trouva un bon fuſil avec des cartouches, dont on s'empara; on prit auſſi le cheval; & attachant le cabriolet derriere une autre voiture qu'on emmenoit auſſi, on le conduiſit à la ville; on dit qu'on arrête juſqu'aux malles des lettres.

Forcé par le Peuple.

COPIE d'une Lettre de Nantes, du 18 Juillet 1789.

Nous ſommes ici, depuis Jeudi, dans une effervescence incroyable, ſur la nouvelle du renvoi de M. *Necker*. Toutes les affaires ont été ſuſpendues. Les Citoyens ſe ſont armés. On a établi une garde de 300 hommes, que les gens mariés comme les jeunes gens montent jour & nuit. On a auſſi-tôt établi un piquet à toutes les Caiſſes royales, pour empêcher de ſortir l'argent, avec ordre aux Receveurs de ne pas en détourner. La Prévôté, les Domaines, la Capitation, les Fouages, le Contrôle, &ª, tout eſt gardé. On a mis une garde à la Poudriere de la ville, un détachement a été s'emparer de celle de Paimbœuf. Tout le monde à ſigné pour la Garde Bourgeoiſe, ſans diſtinction d'état. On a enlevé tous les fuſils qui ſe trouvoient dans les divers magaſins de la ville.

Les Jeunes Gens de Rennes ſont venus ici en députation nous annoncer qu'il y avoit dans leur ville 8000 hommes prêts à partir, & que les 3 Régimens qui y étoient avoient promis de ne pas ſervir contre le peuple. D'après le dénombrement fait juſqu'ici, on voit avec plaiſir que nous pouvons compter ſur plus de 30000 hommes de bonne volonté, en état de porter les armes.

Nous avons établi une garde de 150 hommes à cheval, qui roule jour & nuit ſur les chemins, pour arrêter & viſiter tout ce qui entre en ville. Hier, le bruit courut qu'il venoit des Troupes; nos patrouilles furent à 4 lieues, pour leur demander leurs intentions; & s'ils ne s'expliquent pas clairement, on doit s'oppoſer à leur entrée en ville, établir

des batteries de canon sur les chemins, & les embarrasser de baricades pendant que la troupe citoyenne se rangera pour s'opposer à leur entrée.

On étoit d'avis de s'emparer du château, par provision; on a arrêté les caisses royales, à Rennes, Laval, le Mans, Angers, &ª; c'étoit le seul moyen de réduire les Aristocrates. Je pense qu'on en aura fait autant à Bordeaux. Il y a ici une assemblée convoquée pour 10 heures du soir.

Forcé par la Nation.